

ABONNEMENT.
Pour l'année..... 12s-6d.
six mois..... 6s-3d.
(payable d'avance.)
non compris les frais de
Poste.

Pour ceux qui ne se con-
formeront pas à cette con-
dition l'abonnement sera
de 15s. payable par se-
mestre. Ceux qui veulent
discontinuer sont obligés
d'en donner avis un mois
avant la fin du semestre,
et de payer ce qu'ils doi-
vent.

A Montréal, on s'abon-
ne chez E. R. Fabre, ecr,
3, rue St. Vincent.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry, No. 14.

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Imprimé et Publié par { JACQUES CREMAZIE, Avocat, Rédacteur, } Propriétaires.
{ STANISLAS DRAPEAU, Imprimeur, }

PRIS DES ANNONCES.
Six lignes et au-des-
sous..... 2s-6d.
Dix lignes et au-des-
sous..... 3s-4d.
Chaque insertion subsé-
quente, le quart du prix.
Au-dessus de dix lignes
1d. la ligne.
Les annonces non
accompagnées d'ordre se-
ront publiées jusqu'à avis
contraire.
Les lettres, correspon-
dances, etc., doivent être
adressées, franc de port,
à STANISLAS DRAPEAU &
Cie., Rue Ste. Famille,
côte De Léry, No. 14.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry No. 14.

Québec, Lundi, 14 Aout, 1848.

PENSÉES

Sur le Christianisme.

PAR M. DROZ.

UTILITÉ SOCIALE DU CHRISTIANISME.

XXXIX.—La classe nombreuse voudrait que son sort devint meilleur ; rien n'est plus naturel, et tout honnête homme doit seconder un vœu si légitime. Mais, pour le réaliser, lorsqu'on propose de donner aux ouvriers les droits politiques dont ils n'ont que faire, de les convoquer à des assemblées où ils perdraient leur temps, et qu'au lieu de les instruire des vérités pratiques, on leur débite d'absurdes théories, je me rappelle la mystification du pauvre Poin-sinet, qui demandait qu'on lui apprit l'anglais, et à qui l'on enseigna le bas breton.

XL.—Rendre l'aisance générale est le but de l'économie politique ; mais ceux qui cultivent cette belle partie des connaissances humaines, doivent avouer hautement l'impossibilité que leur science achève seule ce grand œuvre. Pour l'accomplir, il faut que la morale opère de telles améliorations dans la société, que deux classes d'hommes disparaissent. L'une se compose de ces ouvriers qui, livrés à la débauche, rentrent ivres chez eux, injurient, battent leurs femmes, leurs enfants, qu'ils préparent ainsi à partager un jour leur dégradation. L'autre classe est celle de ces fabricants qui ne voient dans les ouvriers que des machines travaillantes, et qui rient ou s'emportent lorsqu'on leur parle de devoirs à remplir envers leurs semblables. Sous l'influence chrétienne, une de ces classes aurait de l'ordre, et l'autre des sentiments paternels.

En attendant, et pour hâter l'époque où se ranimera cette influence tutélaire, que l'opinion publique flétrisse tout manufacturier sans morale et sans âme, que la législation lui impose les devoirs dont il affiche le dédain, qu'elle soit moins indulgente pour les vices des ouvriers, qu'elle en combatte les causes, et surtout qu'elle veille à l'éducation des enfants du pauvre.

XLII.—Certaines gens veulent faire de la classe ignorante un marchepied qui serve à leur fortune industrielle ou politique ; mais il est aussi des hommes qui s'occupent de relever cette classe, et déjà les diverses institutions formées par leurs soins commencent à présenter un ensemble digne d'intérêt. Les enfants sont recueillis dans des salles d'asile ; ils peuvent ensuite passer dans des écoles ouvertes à tous ; la conduite de quelques bons élèves est récompensée par des brevets d'apprentissage ; on les surveille chez leurs maîtres. Quand ils sont en état de gagner leur vie, telle institution prévoyante leur offre les moyens d'accroître de petites épargnes ; telle autre leur apprend à s'associer pour s'entraider dans les jours difficiles. Plusieurs grands établissements d'industrie sont dirigés avec une sagesse qui doit les faire citer pour modèles. Si vous visitez, dans le Haut-Rhin, la belle manufacture de Wesserling, qui réunit trois mille ouvriers, vous rapporterez, comme moi, un attendrissant souvenir de la vertu des hommes qui font régner les mœurs, l'aisance et le bonheur dans cette grande famille confiée par la Providence à leurs soins.

Les divers bienfaits dont je viens de parler ne sont pas assez répandus ; nos écoles offrent moins d'éducation que d'instruction ; il y a pour longtemps encore à propager, à perfectionner ; mais une éternelle loi ne permet d'obtenir qu'avec lenteur les réformes salutaires. Persévérez, amis du bien : il y a de l'impiété dans le découragement. (1)

(1) Nous recommandons ce numéro aux méditations de tous nos représentants et à l'attention des membres du haut clergé.

La fabrique n'a en elle-même rien de moins moral que la ferme, et l'agriculture n'est pas une voie plus sûre de salut que l'industrie ; nous ne voyons pas où l'on trouverait à prôner justement les campagnes au détriment des villes.

Mais les mœurs des chefs d'entreprises, mais la moralité des travailleurs n'occupent pas assez nos législateurs. L'état actuel d'anarchie où se trouvent notre commerce et notre industrie a laissé place à toutes les passions mauvaises ; extirper les vices qui s'y sont glissés à la faveur de la fausse maxime de la concurrence illimitée, améliorer le sort de la classe ouvrière, réunir les efforts des hommes intelligents et actifs. C'est là travailler à la fois à l'extension de la richesse nationale et à l'accroissement de la religion.

XLII.—Il est aisé de tracer une utopie ; cette œuvre éphémère n'exige ni talents distingués, ni connaissances sérieuses ; on peut, avec de l'imagination, prolonger un pareil travail jusqu'à ce que la main soit fatiguée d'écrire. Une utopie est un roman où l'on se dispense de reproduire les mœurs, les caractères, les passions, avec fidélité, et qui ne peut avoir d'autre intérêt que celui d'un conte sans vraisemblance.

Lorsque le novateur écrit un plan, tout va bien ; mais lorsqu'on essaye d'exécuter ce plan, ses vices se révèlent. Fussent-ils moins nombreux, il y aurait encore à vaincre une énorme difficulté, celle d'obtenir que les hommes consentent à changer leurs habitudes et leurs usages.

J'offrirai un moyen de lever cette difficulté, et de réaliser les plus hardis projets, pourvu que leurs auteurs remplissent deux conditions. L'une, c'est que ces projets ne contiendront rien qui blesse les croyances chrétiennes ; l'autre, c'est qu'ils auront une utilité réelle.

Ces deux conditions remplies, je dis avec assurance : Adressez-vous à des chrétiens ; prouvez-leur l'utilité de votre plan, et faites-leur sentir quelle heureuse manière ce serait d'honorer Dieu, que de concourir à former une petite société qui, par le bonheur dont on la verrait jouir, disposerait les hommes à la prendre pour modèle. Me demande-t-on où l'on trouvera ces chrétiens dévoués ? Je réponds nettement : Si vous ne croyez pas, votre voix sera mensongère, vous tenterez une jonglerie, vous ne séduirez personne. Si vous croyez, vous trouverez des hommes qui vous comprendront, parce que leur foi sera la vôtre ; et vous verrez combien ceux-là auront, pour vous seconder, de douceur et de force, d'activité et de persévérance.

En général, les novateurs modernes reconnaissent l'utilité de la religion pour opérer de grandes réformes ; mais la plupart voudraient imposer de nouvelles croyances au genre humain. Ils ne voient pas le ridicule de ces religions fabriquées de